

*Fake*

GIULIO MINGHINI

*Fake*

IDEM • VELLE



AC • IDEM • NOLLE

ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV<sup>e</sup>

2009

Je me suis vomi, je me suis créé, transformé, recraché, et cela à plusieurs reprises. Ma dose était la suivante : cinq bouteilles de Wyborowa par semaine, trois paquets de Marlboro sénégalaises par jour, deux Prozac. Lexomil pour dormir, trois quarts. Le dernier quart au réveil, avant d'allumer mon ordinateur. J'avais le visage ravagé de griffures, ma peau s'écaillait : dans la glace, un masque épouvantable faisait mine de me sourire. Mes ongles ressemblaient à des virgules, et ça saignait. Une fois réveillé, j'allais vérifier mon courrier. Lire, répondre, relancer, inventer des pièges, mentir encore. Percer du regard des photos un peu floues, essayer de deviner des intentions derrière des annonces creuses ou coquines, des annonces qui en disaient trop, ou pas assez. J'étais nu devant l'écran, je transpirais, je voulais aller plus vite, je ne mangeais presque plus. Des œufs crus mélangés à du poivre, j'avalais ça pour tenir. Et j'avancais. Personne ne me l'avait dit, ça, qu'il y avait une entrée et peut-être pas de sortie, et pas de monstre au centre de ce labyrinthe. Ou alors, si, un, mais beaucoup trop difficile à tuer, car multiplié par les miroirs.

C'est Anne qui m'avait parlé pour la première fois de [pointscommuns.com](http://pointscommuns.com). Je couchais avec elle quand elle avait seize ans et que j'habitais aux Batignolles, puis nous nous étions perdus de vue pendant des années. "Un site de rencontres", m'avait-elle expliqué, "mais pas tout à fait comme les autres." "Un site fondé sur des

affinités culturelles, des goûts partagés.” Elle avait su être persuasive : “Tu ne vas pas continuer à jouer aux échecs toutes les nuits comme un autiste, non ? Il faut que tu sortes un peu, que tu rencontres des gens...”

Cet après-midi-là, à la terrasse du bar de la rue Claude Bernard, il m’avait semblé apercevoir, dans son regard, une douceur mêlée de compassion. “Il suffit de s’inscrire, tu verras.” La rue était à peu près déserte. Seuls quelques passants s’attardaient devant les bacs de la librairie en face, et je me souviens des jambes blanches d’Anne, de sa jupe trop serrée. Je ne savais pas ce qui m’attendait en cette rentrée, et c’est peu dire.

Deux semaines plus tôt, Judith n’avait pas pris la peine de répondre à un texto purement formel que je lui avais envoyé à l’occasion d’un week-end qu’elle allait passer chez une copine à la campagne. Du genre : “Tu vas me manquer.” J’avais senti, presque aussitôt le message parti, que ça ne pouvait plus tenir, que tout était sur le point de s’effondrer. Que l’été passé dans la maison de son père, le Grand Philosophe, dans le Sud, avait tout foutu en l’air entre nous. On s’était massacrés. On avait réussi à transformer un mois de vacances en un cauchemar écœurant. Judith ne supportait plus ma paresse affichée, mes séances d’onanisme intempestives, mon manque de projets en commun. Lorsqu’on essayait de faire l’amour, après une partie de Scrabble sur la table mal éclairée du jardin (je perdais en français, mais je perdais également en italien, ma langue maternelle), c’était à grand-peine qu’on arrivait à se donner un peu de plaisir. Le matin, elle restait silencieuse devant son café et

son journal. C’était la canicule. On suffoquait. On n’avait plus rien à se dire. Pourtant, lorsqu’elle m’annonça, deux semaines après notre retour à Paris, qu’elle voulait qu’on arrête, je ressentis comme une brisure sèche. Trois ans de vie commune allaient s’achever comme ça, d’un trait.

En ce mois de septembre, les nuits étaient fraîches. Je descendais la rue de Ménilmontant le regard vide. Au comptoir d’un rade quelconque, j’allumais une cigarette, puis une autre en m’abîmant dans la contemplation des vieux posters de chanteuses orientales qui tapissaient les murs (elles étaient splendides et désuètes. Le temps devait les avoir supprimées depuis, je réfléchissais). Certains soirs, j’appelais des amis qui, trop souvent, n’avaient pas le temps. Lorsqu’une nuit j’éclatai en sanglots devant Julien et Bernardo, désemparés, la serveuse, une vieille Kabyle aux cheveux teints en roux, m’offrit un grand verre de cognac sans rien ajouter. Ça n’allait pas du tout. Le matin, je me réveillais trop tôt, avec des lacets invisibles qui me serraient le cou et un silence aigu dans les tympans.

“Pourvu que disparaissent ton regard constant,  
ta parole précise, ton sourire parfait.  
Pourvu qu’il arrive quelque chose qui t’efface soudainement,  
une lumière aveuglante, un éclat de neige.”

J’avais envoyé à Judith ces paroles d’une chanson de Silvio Rodríguez dans l’espoir qu’elle comprenne. Mais quoi, au juste ? Je refusais d’admettre que la décision qu’elle avait prise était la meilleure. Que cela représentait une délivrance pour l’un comme pour l’autre.

Un soir, en sortant défoncé d'une signature, j'avais enfreint le vœu de ne plus lui parler ni lui écrire. Le téléphone avait sonné plusieurs fois dans le vide. Enfin sa voix, sombre. Elle prenait l'apéritif avec un copain, je la dérangeais. "Je n'en aurai pas pour longtemps", lui avais-je promis d'une voix mal assurée. Elle m'avait écouté, muette, délirer pendant une demi-heure à propos d'enfants jamais nés et de maisons à retaper à côté de Béziers. Puis m'avait interrompu fermement d'un : "Ça ne marche pas entre nous." Ce coup de fil avait déclenché l'explosion définitive. Je sortais la vodka du réfrigérateur dès le réveil. Et, quelques jours plus tard, dans un état d'ivresse avancée, j'avais appelé Anne. Qui s'était inquiétée.

Ce fut le commencement d'une nuit blanche qui allait durer une année entière, métamorphosant, par son éclat pixelisé, mes veilles et mes étreintes.

Je remplis le formulaire d'inscription à pointscommuns. La taille, le poids, l'allure ("agréable à regarder", "bien dans ma peau"...). J'ajoute une photo en noir et blanc où je fume une cigarette devant ma fenêtre. A la case "relation souhaitée", j'hésite une première fois. "Amour" ? Non merci. "Amitié" ? A quoi bon ? "Aventure" est un mot plein d'un charme évocateur, mais "Echange" me convient mieux. Cela laisse tout ouvert, avec une pointe de mystère. Pour la profession, je choisis "Fleuriste". Plus tard, je m'alignerai sur le plus vague "Autres". Il ne me reste qu'à rédiger une "annonce" (Anne m'a bien fait comprendre que c'est de la plus haute importance), mais, initialement sans idées, je laisse la page blanche. Pour le pseudo, je trouve quelque chose d'assez sophistiqué : *Delacero*, un mot découvert dans un livre consacré aux bordels en Italie. Dans les maisons de plaisir haut de gamme, jusqu'à la fin des années cinquante (avant qu'une sombre idiote ne décide, par une loi assassine, de fermer les "maisons closes"), on pouvait disposer des services du *delacero*. Si un client souhaitait baiser une prostituée en compagnie d'un homme, on appelait le *delacero*. S'il voulait voir la fille qu'il avait choisie se faire sauter par un autre, il payait un supplément pour regarder le *delacero* à l'œuvre. Quand, plus tard, on me demandera la signification de mon pseudo, j'inventerai des étymologies fantaisistes ("C'est le nom d'un ami décédé", "d'une ville du sud de l'Italie", "d'un jeu aux règles très complexes"). Pas envie d'explications.